

Note d'intention – RUINES

J'ai été invité, l'an passé, à intervenir à l'ESAD de Séville après avoir rencontré son directeur, Miguel Sanchez Cegarra. C'était pour moi un honneur et un privilège, une joie infinie, aussi, que de pouvoir transmettre dans ma langue natale. Je viens du Chili, où j'ai grandi et été formé à la danse classique, mais je suis installé en France depuis de longues années. C'était alors une forme de pèlerinage, de retour symbolique et d'écho à mon histoire, d'autant plus quand on connaît l'impact de la colonisation espagnole sur l'identité chilienne. Mais je voudrais d'emblée insister sur le fait qu'il s'agit aussi d'influences réciproques, et que des échanges mutuels au cours des siècles me rendent aujourd'hui l'Andalousie étrangement familière. J'y ai ressenti une connexion indicible, une tendresse également, alors que j'y séjournais pendant la semaine Sainte, moment époustouflant de ferveur religieuse. Cela m'a ému et touché, et ramené à des sensations enfouies de ma jeunesse, rassurantes mais aussi traumatisantes. Grandir en dictature militaire, sous Pinochet dans mon cas, mais sous Franco pour les Espagnols, ne peut pas laisser indemne. Il y a, dans des trajectoires parallèles, à des milliers de kilomètres, des vécus communs, un sentiment de se reconnaître dans l'histoire d'un autre peuple, à la fois si lointain et si proche. Et cela est malheureusement brûlant d'actualité.

Les étudiant-e-s de l'ESAD m'ont présenté leur travail du flamenco. Cela m'a bouleversé. La percussion au sol, et son écho sur le corps, cette gestuelle puissante et magistrale, cet absolu du mouvement, m'ont mis dans un état de mélancolie. Cela m'a plongé dans une forme de nostalgie qui m'a surpris et emporté quelques temps. Tout s'est percuté en moi, et j'ai vu les ruines, les ruines passées et les ruines à venir, les ruines que l'on admire et les ruines que l'on génère, les ruines cultuelles et les ruines païennes, les ruines grandioses et les ruines que l'on s'efforce de dissimuler. Je me suis vu, à nouveau, jouant dans les ruines Incas du site de Pucara de Chena, à côté de ma ville natale, San Bernardo. Il y a désormais, en contrebas, un cimetière. Mais c'est un cimetière au carré, cimetière institué, où l'on se recueille, et tombe monstrueuse pour bien des victimes de la dictature, y compris des enfants fauchés par l'horreur. La peur de la mort y est chevillée à la promesse de grandir, les rires cristallins de l'enfance à l'atrocité de l'annihilation. On peut voir sa vie au milieu des décombres, au centre des ruines. On peut y entendre le serment du silence et le murmure du vent qui le porte et avoir la certitude que ce sacré-là peut guérir, dans un respect aux morts, et dans la quête de lendemains qui chantent.

De fait, j'ai pensé *Ruines* comme un hymne et un requiem pour l'humanité, entre respect des traditions, et explosion des codes, entre convocation de nos fantômes et fureur de vivre. Le spectacle déconstruit et déstructure le mouvement à mesure qu'il déconstruit et déstructure son pilier musical : le *Boléro* de Ravel. Ce principe d'éclatement du rythme rassurant et d'effondrement de la répétition familière démultiplie le crescendo de l'œuvre orchestrale et pulvérise le sentiment illusoire de sécurité. Mais

mon approche porte en elle le germe de la reconstruction, celle de l'édification à partir des ruines et au milieu des ruines. Je souhaite que les ruines soient appréhendées en même temps comme ce qui nous hante et ce qui nous fonde, comme ce qui nous accompagne et ce qui nous retient, comme ce qui nous émerveille et ce qui nous remue à notre corps défendant. Le trop peut rencontrer le vide, et la plénitude sonore peut se heurter au bruit blanc du silence, afin que toutes et tous, en scène et dans l'assistance, se figurent tout à la fois ce que le monde fait aux êtres humains et les résistances et résiliences que portent l'universelle pulsion de vie.

Ruines réunit en scène 30 interprètes, étudiant à l'ENSATT de Lyon et à l'ESAD de Séville. Je la pense comme une œuvre d'essence collective, trouvant sa force gestuelle dans la matière des tentatives et des propositions des jeunes artistes que je mets en scène, guidés par les échos intimes que génère en eux et en elles l'idée de ruine. Chacun et chacune porte ses ruines et peut transcender ses ruines. La création sonore, la création lumière, la création des costumes et de la scénographie est assurée par des étudiant-e-s en master 1 et 2 à l'ENSATT de Lyon. Toutes et tous ont pu partir avec moi, en préparation du spectacle, à la découverte de la ville andalouse et de ce qu'elle porte de patrimoine matériel et immatériel. Ce voyage d'une semaine à Pâques, session de travail ayant permis à toutes et à tous de se rencontrer, s'est inscrit dans la volonté qui m'est chère de faire dialoguer les cultures, les croyances et les promesses de l'aube, par le mouvement et par le sensible, faisant de la gestualité des corps le vecteur communicationnel premier.

Ruines est ainsi le troisième volet d'un triptyque que j'ai débuté en 2022 avec *Catharsis*, et poursuivit en 2023 avec *Berlin 20*. Le premier spectacle explorait, dans une expiation collective et dans une allégresse individuelle, la réunion et la communion des corps après la pandémie. Le second était une convocation de l'entre-deux guerres en écho aux temps présents, confrontant les corps exaltés et menacés, pris dans une transe jouissive, mais déjà broyés par l'indicible horreur des conflits armés passés et à venir. *Ruines* est pour moi une ode à la vie, dans ce qu'elle a de plus vertigineux et de plus fragile, de plus violent et de plus beau, de plus définitif et de plus résilient. Le triptyque explore ainsi, selon trois axes complémentaires, la force et la puissance du vivant, le corps comme temple, la corporéité comme un puissant espace de reconquête et d'autocréation face à l'adversité.

Ricardo Moreno Garrido